

section (chronologie et généralités), en fonction des principaux sujets abordés par le rhéteur, en particulier : la doctrine rhétorique rattachée explicitement au nom de Caecilius (II), sa doctrine des figures (III), la doctrine caecilienne du sublime telle qu'elle a été conservée par le Pseudo-Longin (IV), les remarques critiques formulées par Caecilius sur les orateurs et quelques auteurs (V), les remarques formulées par Caecilius à propos de la définition de certains termes (relevant principalement du domaine juridique) (VI). Une seconde section (*incertum*) contient le long texte de l'*Ineditum Vaticanum* (conservé dans le *Vat. Gr.* 435, fol. 220), placé dans un appendice par Ofenloch comme *Pseudocaecilianum* (p. 206-210). Ce fragment n'est pas authentique. La traduction est précise. Elle respecte les termes techniques qui se retrouvent d'un témoignage à l'autre. Très utile pour l'étude de la rhétorique et de la critique de l'époque hellénistique est le lexique final (p. 197-204) réunissant les principaux termes techniques mentionnés ainsi que les équivalences entre les notions grecques et latines. Il aurait peut-être fallu une bibliographie récapitulative des travaux modernes, ce qui aurait permis d'alléger les références dans les notes (parfois assez lourdes, d'autant plus qu'elles comportent régulièrement de longues citations de travaux modernes). Je ferai deux remarques ponctuelles. À la page xxx, n. 60, à propos du bilinguisme de Caecilius, il n'est plus nécessaire de citer l'article pionnier d'Émile Egger (1855). Sans parler de mon ouvrage *Le latin dans le monde grec* (1997), il existe quelques synthèses récentes et utiles sur les Grecs parlant latin à Rome : Th. HIDBER, « Vom Umgang der Griechen mit lateinischer Sprache und Literatur », *Paideia* 61 (2006), p. 237-254 et H.-G. NESSELRATH, « Latein in der griechischen Bildung? Eine Spurensuche vom 2. Jh. v. Chr. bis zum Ende des 3. Jh. n. Chr. », dans P. SCHUBERT, P. DUCREY, P. DERRON (éd.), *Les Grecs héritiers des Romains : huit exposés suivis de discussions* (Fondation Hardt. Entretiens sur l'Antiquité classique, 59), Vandœuvres-Genève, 2013, p. 281-308. P. 43-44, sur la question du judaïsme de Caecilius, je renvoie à mon article « Les *Caecilii*, la Sicile et le judaïsme », *Maia* 51 (1999), p. 243-246. Il y a peut-être eu des confusions, mais je ne mettrais pas en doute le témoignage de la *Souda* sous prétexte que c'est la seule source. Par la précision de la traduction et la richesse des informations contenues dans le commentaire, cette édition constitue un instrument de travail désormais indispensable.

Bruno ROCHETTE

Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY & Paul GOUKOWSKY, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique*. Tome XI. *Livre XVI*. Texte établi par D. G.-G., présenté, traduit et annoté par P. G. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CCXXXIV - 202 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 519). Prix : 55 € (broché). ISBN 978-2-251-00603-1.

La Collection des Universités de France s'est enrichie en 2016 de la publication du tome XVI de l'*Histoire universelle* de Diodore de Sicile, avec un texte établi par Danièle Gaillard-Goukowsky et traduit et commenté par Paul Goukowsky, grand connaisseur s'il en est de l'œuvre de l'historien d'Agyrion. Le livre XVI, qui couvre la période 359/8 à 336/5 avant J.-C., fait alterner selon le principe annalistique des chapitres consacrés à l'histoire grecque, centrée sur le règne de Philippe II de

Macédoine (accession au trône, guerre des Alliés, guerre de Phocide et ses conséquences, assassinat du roi) et des chapitres consacrés aux événements extérieurs au monde grec mais qui lui sont liés (affaires de Sicile, chères à l'auteur, expédition d'Artaxerxès Ochos pour mater les révoltes en Égypte et en Phénicie). Le texte et sa traduction, assortie de très nombreuses notes complémentaires, sont précédés d'une imposante notice de 234 pages destinée à en éclairer l'étude, et qui sera l'objet essentiel de cette recension. Après avoir très rapidement brossé le contenu du livre XVI, P. Goukowsky étudie les rapports de Diodore avec l'art de la rhétorique et souligne la connaissance que cet auteur avait de l'œuvre de ses prédécesseurs, à commencer par Démosthène qu'il n'hésite pas à paraphraser, sans doute parce qu'il en connaissait des passages entiers par cœur. Cela étant, si Diodore se montre pétri de culture classique, il n'est pas pour autant esclave de ses sources et le petit chapitre de P. Goukowsky sur la III^e guerre sacrée et le déclin d'Athènes et de Sparte tend à montrer que Diodore propose de ce déclin une interprétation personnelle : il serait un châtement divin pour avoir participé au pillage des offrandes sacrées par les Phocidiens, et les Macédoniens n'auraient été en quelque sorte que les instruments de la vengeance des dieux. P. Goukowsky revient ensuite dans le détail sur l'ossature du livre XVI et met en lumière la manière dont Diodore a travaillé à partir d'œuvres de chronographes et d'un épitomé dont il propose de retrouver le modèle dans un fragment de papyrus du début du III^e s. (avec texte intégral et traduction). Il n'est pas certain que ce document soit un épitomé mais il donne une idée du type de documents qu'a pu utiliser Diodore, en les enrichissant au cas par cas par des « souvenirs d'école » et par d'autres sources historiques que P. Goukowsky cherche à déterminer épisode par épisode dans la suite de sa notice. Se succèdent ainsi des chapitres qui suivent l'ordre du livre XVI et sont consacrés respectivement à « L'histoire de Dion vue par Diodore », à « La guerre de Phocide ou III^e guerre sacrée », à « La reconquête de l'Égypte par Artaxerxès III Ochus », au « Retour aux affaires d'Europe », à « Timoléon en Sicile », à l'action de « Philippe en Thrace », à « La rupture de la Paix de Philocrate », à la marche « Vers Chéronée », à la question de la présence de « Démosthène à Chéronée », aux « Négociations après Chéronée », au destin de « Philippe après Chéronée » et enfin à « La mort de Philippe ». Pour chacun des épisodes ainsi considérés, P. Goukowsky s'attache à l'étude des sources qu'a pu utiliser Diodore et montre à plusieurs reprises que ce dernier, loin de les reprendre servilement, est au contraire capable de les manipuler s'il en éprouve le besoin. C'est le cas en particulier à propos de l'action de Timoléon en Sicile. On aurait pu penser que ce traditionnel exercice de *Quellenforschung* serait moins indigeste en étant ainsi fragmenté mais cette pratique aboutit en fait à un émiettement du propos qui contrarie la vue d'ensemble de la question. Cette minime réserve n'ôte rien à la qualité de l'enquête et les conclusions de P. Goukowsky, toujours mesurées et prudentes, sont rarement prises en défaut. Surtout, sa minutie et son souci de l'exhaustivité le conduisent à réexaminer tous les détails de la narration, comme par exemple la date de la révolte de la Phénicie (p. CXXXI à CXLV). En effet, P. Goukowsky considère que la chronologie adoptée par Diodore dans son récit de la reconquête de l'Égypte par Artaxerxès III Ochos reproduit le décalage de 3 à 4 ans constaté au livre XV, où la mort d'Artaxerxès II est mentionnée en 362/1 avant J.-C. alors qu'elle s'est produite en 359/8. Il considère donc que la révolte de Sidon doit dater de 348/7 et non de 351, date donnée par

Diodore. Pierre Briant, sur qui P. Goukowsky s'appuie – entre autres – dans son raisonnement, ne s'oppose pas à cette datation dans son *Histoire de l'Empire perse* : selon lui, si l'on admet en effet que ce sont les préparatifs des Perses contre les Égyptiens, avec toutes les réquisitions auxquelles ils ont donné lieu dans la base arrière phénicienne, qui ont allumé l'étincelle de la révolte, on peut raisonnablement considérer que cette révolte n'est pas immédiatement contemporaine de l'expédition infructueuse contre l'Égypte de 351 avant J.-C. Dans la mesure où Isocrate, dans le *Philippe* (§ 102) fait allusion en 347 à une révolte qui semble durer depuis quelque temps déjà, la date de 348 pourrait effectivement convenir. Il faudrait par conséquent renoncer à dater la révolte de Sidon de 351 avant J.-C. alors même que c'est encore la date la plus communément avancée. On regrettera cependant que la démonstration de P. Goukowsky, comme souvent dans la notice, soit malheureusement difficile à suivre. C'est une des réserves que l'on peut d'ailleurs émettre à l'encontre de cette notice malgré les immenses qualités du travail fourni : l'ensemble est peut-être trop dense et d'exploitation difficile. Par exemple, c'est dans le chapitre IX de sa notice, à propos des relations entre Diodore et Timoléon, que P. Goukowsky livre quelques indications sur la vie de Diodore. C'est également à propos du récit de l'activité de Timoléon en Sicile qu'il reprend la question de la datation du livre XVI avec des arguments tout à fait convaincants. Certes, on peut supposer le lecteur capable de se reporter à la notice biographique qui figure dans l'introduction générale du premier tome de la *Bibliothèque historique*, mais on reste surpris que ces indications biographiques et plus encore que les éléments qui permettent de préciser la datation du livre XVI n'apparaissent que de manière incidente et donc au seul usage de ceux qui ont entrepris de lire l'intégralité de la notice, puisqu'il n'y a ni index ni table des matières ou sommaire qui permette de se repérer dans cette riche introduction. Un sommaire existe bien mais il faut se rendre sur le site internet de la CUF pour le trouver, et il ne comporte pas de pagination : il permet donc d'avoir une vue synthétique du schéma suivi par P. Goukowsky mais il n'aide guère la navigation du lecteur. Cela peut paraître un point de détail mais, plus largement, c'est la question du public auquel s'adresse l'ouvrage et celle de la politique éditoriale de la collection qui sont ici posées. En effet, au-delà du cercle assez étroit des enseignants et chercheurs, ce sont les étudiants qu'il faut amener à la lecture et à l'analyse des sources anciennes, qui passent trop souvent – à tort – pour particulièrement ardues. Ils risquent fort d'être découragés, voire rebutés, par une notice touffue, dépourvue de points de repère, dans laquelle ils peineront à trouver commodément les renseignements qu'ils sont venus y chercher pour replacer l'œuvre dans son contexte et la comprendre. Il est dommage aussi, là encore sans doute pour des raisons éditoriales, que l'ouvrage ne propose aucune bibliographie. Avant d'en venir à l'histoire du texte et à son établissement, P. Goukowsky cite les deux ouvrages dont il s'est le plus servi pour ses notes complémentaires : M. Sordi, *Diodori Siculi Bibliothecae Liber Sextus Decimus, Introduzione, testo e commento* (1969), travail qui repose sur le texte établi par Fischer dans la collection Teubner, et E. I. Mac Queen, *Diodorus Siculus : The Reign of Philip II, The Greek and Macedonian Narrative from Book XVI* (1995). Pour le reste, et en particulier pour les très nombreuses notes de la notice, c'est au lecteur de s'y retrouver et la tâche s'avère particulièrement ardue en raison du système de références adopté : comment se rappeler au bout de plusieurs pages à quel ouvrage en

particulier renvoie l'abréviation latine *o.c.* ? Il faut alors s'armer de patience et traquer le nom de l'auteur dans toutes les notes précédentes en espérant retrouver la référence idoine... Si l'on devait exprimer ici un regret, ce serait que la forme de la notice introductive au livre XVI de la *Bibliothèque historique* risque d'empêcher une partie des lecteurs auxquels elle serait particulièrement utile d'y avoir facilement accès et de profiter de l'érudition bien connue de Paul Goukowsky et des précieux résultats de ses enquêtes approfondies.

Catherine APICELLA

Pierre-Olivier LEROY, *Strabon. Géographie. Tome XII. Livre XV. L'Inde, l'Ariane, la Perse*. Texte établi et traduit par P.-O. L. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CCV-320 p. en partie doubles, 4 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 523). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00607-9.

Le douzième volume de la *Géographie* de Strabon est particulièrement intéressant parce qu'il contient une description de l'Inde, la première qui nous ait été transmise dans son intégralité après celle d'Hérodote. De plus, il permet de confronter à propos du sous-continent l'usage que Strabon fait des œuvres de ses prédécesseurs après avoir mis en cause – parfois très sévèrement – leur fiabilité. C'est ce que démontre Pierre-Olivier Leroy dans sa remarquable notice introductive, divisée en six paragraphes, qui situe l'analyse dans une perspective vaste. Le premier paragraphe présente l'objet et le plan d'ensemble du livre XV, montrant d'emblée que l'Inde, l'Ariane et la Perse ne sont pas traitées de la même façon par le géographe d'Amasée. Le deuxième paragraphe aborde la question de la date et du mode de composition de l'ouvrage sur lesquels les avis sont partagés et qui, selon Leroy, ne peuvent être tranchés vu l'état de la documentation et les incertitudes de la critique interne. Le troisième paragraphe envisage la perception de l'Inde et du monde iranien dans la tradition grecque et dans l'ensemble de l'ouvrage de Strabon, le quatrième, les sources de notre géographe, le cinquième, la géographie et l'ethnographie des trois contrées envisagées ; c'est dans l'élaboration de ces trois paragraphes que P.-O. Leroy montre l'étourdissante érudition et l'analyse rigoureuse que sa thèse de doctorat lui a permis d'acquérir. Citons trois exemples illustrant ces qualités. Notre auteur remarque, à la suite d'autres, que Strabon, tout en proclamant son refus d'intégrer le mythe comme source d'information, produit non sans complaisance la liste des peuples monstrueux fournie par Mégasthène ; il attribue cette démarche à un goût refoulé de l'étrange (alors qu'il est explicitement affirmé chez d'autres) et au désir, manifeste dans d'autres passages, de produire une œuvre littéraire en même temps que scientifique (p. XXXVIII-XXXIX). Très intéressante est également l'analyse de la méthodologie de Strabon, laquelle est moins systématique que ce qu'annonce l'introduction générale de notre géographe : si la hiérarchie des sources, établie en fonction de leur fiabilité, est claire – au sommet de celle-ci figure Ératosthène, au second rang, Néarque et Aristobule, tandis qu'Onésicrite et Mégasthène occupent la dernière place et sont utilisés faute de mieux –, elle est souvent mise à mal dans la pratique : ainsi plusieurs auteurs sont compilés à propos d'un sujet identique soit pour donner plus de détails sur une information soit quand Strabon hésite à trancher entre témoignages divergents, soit encore quand il tient à définir sa propre position face aux auteurs qui